

lier avec les Jeux olympiques qui y bénéficient d’une représentation exceptionnelle, ancrée de longue date dans l’espace public français et spécifiquement parisien. De par sa place aux origines du CIO, de l’Olympisme et des Jeux modernes, de par la vie parisienne de Pierre de Coubertin, de par la soixantaine de membres du CIO qui y ont vécu, de par la vie fédérale qu’elle a accueillie, de par le nombre d’institutions culturelles ou politiques parisiennes ayant une histoire olympique, Paris est une ville olympique particulière. De l’Opéra Garnier à l’Olympia, du Palais d’Orsay au Louvre, du Luxembourg aux Beaux-Arts, au Père-Lachaise ou à l’Académie française, les plus grandes institutions parisiennes ont leur propre histoire olympique.

La Ville de Paris, organisatrice et porteuse de nombreuses candidatures, en est la plus impliquée, avec des volets moins visibles, comme lorsqu’elle embauche Guy Drut ou Monique Berlioux, après que celle-ci eut dirigé le CIO, ou à travers les fonctions d’Armand Massard, membre du CIO et conseiller municipal de Paris, ou de Claude Martin, médaillé olympique et député de Paris.

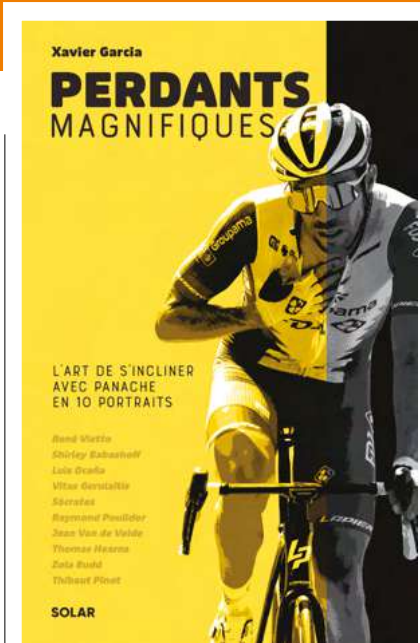
Si, de Charles Coquereumont (canoë-kayak) à Roger Coulon (lutte), Paris a continué d’accueillir au fil des ans des présidents de fédérations internationales, elle a perdu au profit de Lausanne son statut d’épicentre de la vie fédérale internationale. À l’instar du Congrès du Centenaire (Congrès de l’Unité du Mouvement olympique), organisé en 1994 à Paris, la capitale française est celle des célébrations, mais Paris 2024 et le projet olympique des Alpes françaises pour 2030 démontrent qu’elle restera une alliée, et sans doute un refuge, pour le Mouvement olympique.

1. « Cinq siècles d'hellénisme en France », Jacqueline de Romilly, Bulletin de l'Association Guillaume Budé Année, 1977, 1, pp. 9-21.

PANARD



GABRIEL BERNASCONI est diplômé en droit international et docteur en histoire, responsable du service « Culture et Olympisme » du Comité national olympique et sportif français.



> Xavier Garcia
Perdants magnifiques
Éditions Solar, 2023.

C’est l’une des figures préférées de la presse sportive et du passionné de sport, surtout en France, où elle a été incarnée par Raymond Poulidor, magnifié pour sa combativité, sa gentillesse et... le fait de demeurer à jamais l’éternel second. « De cette cruelle loi du sport qui brise des destins et des vies tout entières, il ressort parfois un souffle qui parcourt le temps et laisse dans les mémoires la trace qui a été déniée dans les palmarès. [...] Par la grâce élégiaque d’une prolongation, d’un déluge, d’un cinquième set défiant la tombée de la nuit ou de larmes exhumées par l’épuisement et la détresse, un perdant peut, sans toujours le savoir, prendre sa part d’éternité », écrit dans son introduction Xavier Garcia. Au palmarès de l’estime, les Français donneraient-ils plus de crédits aux Mbappé, Griezman, Pogba champions du monde 2018 qu’aux Platini, Giresse, Battiston de Séville 1982 ? L’universitaire niçois classe sa galerie de portraits en trois catégories : les maudits, les bienheureux et les tourmentés. Dans la première, la championne américaine de natation Shirley Babashoff occupe une place de choix. C’est vrai, « elle aurait dû être l’égal de Mark Spitz [...] elle avait tout pour être la fiancée de l’Amérique, mais elle est devenue factrice dans la banlieue de Los Angeles après avoir été spoliée de sa part de gloire par un programme de dopage d’État, puis répudiée par les siens pour avoir dit la vérité. » Ce portrait a le double mérite de nous retracer le mécanisme d’une tragédie individuelle et de nous replonger avec minutie dans ce que fut le dopage organisé et systémique de la RDA des années 1970 et 1980. Perdant magnifique « bienheureux », Vitas Gerulaitis a « incarné la révolution du jeu et le virage rock and roll du tennis », loser magnifique qui ne se hissa jamais au-delà de la troisième place mondiale. « Pour tout le reste, pour la vie, il était le numéro un. Sa classe, sa générosité sans borne et son hédonisme échevelé aimantaient tous ceux qui l’approchaient. » Dans cette veine des seigneurs des stades et de l’hédonisme, le Brésilien Sócrates se hisse au sommet. Comme le jeu de la Seleção de 1982. « Jamais une équipe n’avait aussi bien joué dans un Mondial sans le gagner. [...] Les quinze buts marqués en cinq matchs, tous plus splendides les uns que les autres en attestent. Mais ils ne disent pas tout de la fluidité symphonique du jeu de passes. » Tous ces perdants magnifiques, tour à tour insouciant, romantique, désintéressé, ont croisé sur leur chemin le compétiteur né, le vainqueur clinique, l’adversaire cynique (Paolo Rossi, Bjorn Borg, Eddy Merckx...) qui leur auront imposé la loi du plus fort, sinon du plus efficace. Comme une métaphore de notre société ?

Éric Fourreau

> **François da Rocha Carneiro**

Une histoire de la France en crampons

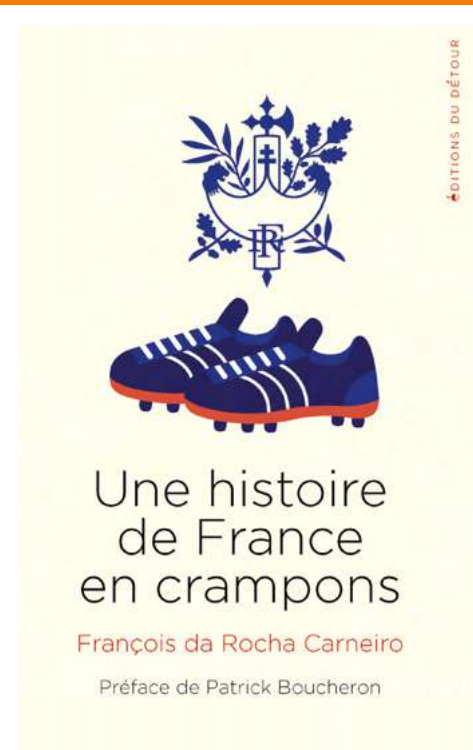
Éditions du Détour, 2022.

Qui se souvient du match nul de 1919 face à la Belgique ? Qui peut ignorer la France black-blanc-beur de 1998 ?... Des matchs tombés aux oubliettes de notre mémoire de supporter, aux rencontres glorifiées jusqu'à en faire des mythes fondateurs de la société française, ces cent ans d'épopée de l'équipe de France de football masculin nous dit (beau-coup) de notre histoire nationale.

Vingt comptes-rendus de matchs, regroupés en quatre chapitres (« Le soldat », « Une France de sang mêlé », « Un monde du travail », « Face au monstre ») qui sont autant de prétextes pour aborder les questions sociales (l'exercice du droit de grève) ou les positionnements politiques (jouer en pays totalitaire) ; la colonisation (comment faire sans l'équipe du FLN ?) ou l'immigration (des rituels et des polaks à la France multiraciale du premier titre mondial de 1998)...

À la manière de *l'Histoire mondiale de la France* de Patrick Boucheron (qui signe la préface du présent ouvrage), François Da Rocha Carneiro met son immense connaissance footballistique au service d'une analyse rétrospective d'un siècle d'histoire de France et du monde. À partir du « lieu » de mémoire que constitue une sélection sportive nationale, il nous propose une passionnante mise en perspective de ce qui fait (ou pas) société.

Christophe Blandin-Estournet



> **Virginie Troussier**

L'homme qui vivait haut

Éditions Paulsen, 2023.

Lorsqu'on ferme ce livre, on se demande si on a été subjugué par « la passion du docteur Jaeger », le sous-titre, ou par l'élégance du style de Virginie Troussier. Assurément les deux. Car disons-le, avant d'être une chroniqueuse du sport et de la montagne, Virginie Troussier est d'abord une écrivaine. Elle nous en fait la démonstration à chaque page. Exemple : « Mais il y a de la douceur dans son intransigeance, il est comme celui qui revient chargé d'expériences qu'il ne dira jamais, comme celui qui sait et ne se prévaut pas de ce qu'il a connu. Son regard est ferme, droit. Une étincelle qui résume un corps, feu glacé qui peut jeter le plus intense de lui-même. »

L'on devinera à travers ce passage qu'au-delà du style, l'autrice a su saisir, ou au moins approcher, l'épaisseur du personnage de Nicolas Jaeger, l'un des trois premiers Français à avoir foulé le sommet de l'Everest. D'épaisseur, de caractère et de bravoure, il n'en manque point. Médecin, il se sert de ses expériences des sommets pour mieux cerner les mystères du corps humain en haute altitude où l'oxygène se fait rare. Puriste et perfectionniste, il choisit l'effort en solitaire pour planter sa tente sur les 6 700 mètres d'altitude du Huascarán.

Virginie Troussier nous invite à grimper à ses côtés. « Il avance en territoire vierge, cerné par le vide à l'horizon où la cime semble se répéter à l'infini, toujours aussi blanche, glacée et privée d'humanité, le vide dans cet éther du ciel au-dessus de lui, mystérieux. »

Comme tout alpiniste, il entretient un rapport à l'abîme qui lui est propre et qu'il n'élude pas. « Je ressens l'impérieux besoin de monter d'un degré dans mes entreprises... mais je n'ai pas peur d'y laisser ma peau. Non, je me connais bien et je m'adapte remarquablement à l'altitude. J'y ai un sommeil de nourrisson ! »

Ou plus loin : « Si tu es bien préparé, tu n'as pas peur. [...] Tu as, disons, un mur à franchir et tu fais de ton mieux pour y arriver. [...] Lorsqu'on a passé de nombreuses années en montagne, on peut oublier complètement que c'est dangereux. Et je dois garder à l'esprit, tous les jours, que ce n'est pas un monde pour les hommes. »

Des confessions a posteriori douloureuses, comme ses échanges épistolaires avec sa femme et ses filles qui scandent le récit de l'autrice de son ultime défi, la paroi sud de Lhoste en 1980, à près de 8 000 mètres d'altitude. Il a 33 ans, sa trace se perd à jamais dans les glaciers de l'Himalaya. La possible destinée des insoumis. Comme le mentionne Virginie Troussier : « Deux constantes semblent généralement émerger chez Jaeger, que l'on retrouve souvent chez les créateurs : l'indépendance et le retrait du monde, mais aussi la marginalité, l'insoumission, la rupture avec les contemporains. Les pionniers sont rarement des êtres conformistes et bien-pensants. Jaeger veut élargir les limites, redéfinir l'alpinisme. »

Éric Fourreau



> Gérard Camy et Julien Camy

Sport & Cinéma

Éditions Amphora, 2021.

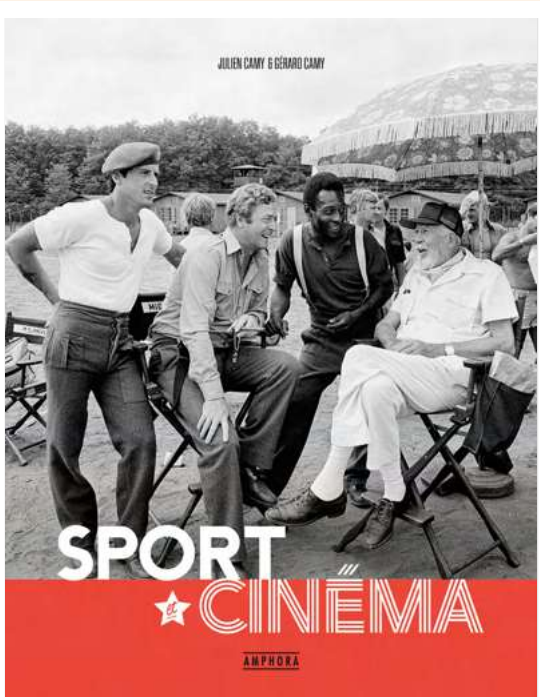
Dans un ouvrage de référence richement illustré, Gérard et Julien Camy nous invitent à explorer le lien entre sport et cinéma. Ce livre, qui présente plus de 1 500 films et séries, revient aussi bien sur des chefs-d'œuvre que sur des films confidentiels, des *feel-good movies* que des biopics, sans oublier quelques nanars d'anthologie.

Les auteurs de cette bible du cinéma ne se contentent pas d'explorer une filmographie attendue. Bien sûr, ils présentent les films consacrés aux sports collectifs (football, football américain et baseball en tête) et les longs métrages se déroulant dans le monde de la très photogénique boxe (plus de 500 références). Mais c'est près de 70 sports mis à l'affiche qu'ils nous invitent à découvrir !

À la croisée des deux plus grands divertissements populaires, *Sport & Cinéma* livre l'histoire du sport au cinéma par une approche riche et éclairée que viennent nourrir les témoignages de cinéastes, d'acteurs, de sportifs : Hugh Hudson, réalisateur des *Chariots de feu*, Ken Loach, Jean-Paul Belmondo, Christophe Pinna, quatre fois champion du monde de karaté pour ne citer que quelques exemples.

En somme, *Sport & Cinéma* offre une autre façon de rentrer dans l'Histoire, dans les histoires, du sport... et permet de regarder *Rocky* d'un autre œil.

Julie Gaucher



> Alex Besikian

Mind Games

Éditions Mudai, 2023.

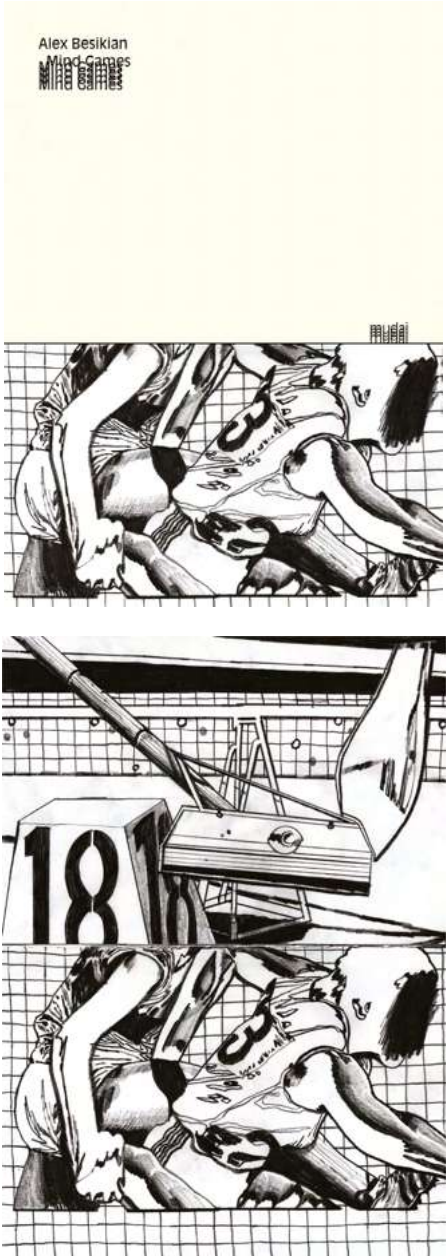
Premier pays asiatique à organiser les Jeux olympiques en 1964 (Tokyo), le Japon les a depuis accueillis trois autres fois, hiver comme été, à Sapporo (1972), Nagano (1998) et encore Tokyo (2021).

Énormes pourvoyeurs d'images, ces événements, parmi les plus médiatisés au monde, ont inspiré Alex Besikian, dessinateur de son état et grand passionné de culture nippone.

Partant de l'iconographie de chaque époque, il redessine les images, recompose les cadrages ou expose les détails. Ainsi nous propose-t-il de revisiter en noir blanc, notre mémoire collective et/ou intime : gros plan sur le passage d'une haie, agencement de symboles olympiques, évitement de la barre lors d'un saut, détails d'un plot de départ, tensions musculaires de tous les instants, éléments « datés » ou intemporels de chaque olympiade....

Ouvrage sans texte, ce travail graphique original nous renvoie à la trace minuscule que laissent en chacun de nous ces événements monumentaux. Un livre d'art à savourer entre deux compétitions, histoire d'une respiration qui échappe, pour un instant, au point de vue imposé par les images en direct !

Christophe Blandin-Estournet



Pour la pratique de l'écriture inclusive

Aux éditions de l'Attribut et dans nos revues, nous sommes favorables à l'utilisation de l'écriture inclusive et au principe fondamental qu'elle sous-tend : rétablir l'égalité de représentation femmes/hommes dans la langue française, construite à partir d'une utilisation injustement favorable au masculin.

C'est pourquoi nous utilisons dès que possible des termes épicènes (droits humains plutôt que droits de l'homme), la féminisation de mots exclusivement masculins (autrice ou auteure au lieu d'auteur), la pratique double genrée (spectatrices et spectateurs plutôt que le masculin pluriel), l'accord des fonctions et métiers selon le sexe (madame la ministre, docteure, maîtresse de conférences...).

En revanche, pour un confort de lecture, nous avons décidé de ne pas utiliser le point médian, qui se lit facilement dans un texte court comme un courriel mais qui heurte trop la lecture dans un long texte ou toute une publication.